

MATÉRIEL DIDACTIQUE POUR LES ÉCOLES SECONDAIRES

LA FRONTIÈRE



Il t'est probablement déjà arrivé de te promener en montagne, à cheval sur deux pays.

1. Comment reconnaît-on une frontière dans une zone montagneuse? Selon toi, la frontière est un concept naturel ou une invention humaine?

.....

2. Une imposante clôture, appelée *ramina* au Tessin, a été installée sur de nombreuses portions de la frontière entre l'Italie et la Suisse. Te souviens-tu à partir de quelle date, qui l'a construite et dans quel but? Comment fonctionnait-elle?

.....

LES CONTREBANDIERS



Mets-toi dans la peau d'un contrebandier et réponds aux questions suivantes.

1. Que dois-tu passer illégalement de l'autre côté de la frontière?

.....

2. Quel équipement dois-tu te procurer?

.....

3. Quel trajet choisis-tu et à quel moment de la journée te mets-tu en route?

.....

4. Quels risques dois-tu prendre en compte?

.....

Déclarations de Giorgio Gatti

Puisque j'étais sans emploi, je suis entré clandestinement en Suisse avec mes deux compagnons afin de vendre du riz et gagner un peu d'argent. Le 12.02.1944, nous sommes partis du village de Cernobbio (Côme) en direction de la frontière italo-suisse avec 70 kg de riz.

Après environ deux heures de marche, nous avons atteint la frontière, près du Monte Bisbino, aux alentours de quatre heures le jour-même, et nous sommes dirigés vers le village de Bruzella (Valle di Muggio).

Là, nous nous sommes cachés dans la forêt en attendant que passe quelqu'un à qui proposer le riz. Vers midi, un vieil homme est passé, nous l'avons abordé et lui avons demandé s'il voulait nous acheter du riz. Il a accepté, au prix de 2 francs le kg.

Étant donné qu'il n'avait pas d'argent sur lui et devait aller en chercher au village, nous lui avons demandé s'il pouvait nous ramener un peu de tabac et quelques paquets de cigarettes.

Une heure plus tard, il était de retour avec dix paquets de tabac, six de cigarettes et 107,70 francs, à savoir la différence pour la vente du riz. Nous avons attendu que la nuit tombe pour ne pas nous faire repérer : nous sommes repartis en direction de la frontière vers 18 h. Nous avons toutefois été interceptés par un garde-frontière et un soldat aux alentours de Monte Bisbino, qui nous ont sommés de nous arrêter et nous ont mis en état d'arrestation.

Ils nous ont conduits au poste de Bisbino, puis à Bruzella, où nous avons rempli toutes les formalités douanières.

Nous avons continué jusqu'à Mendrisio le 13.02.44, et aujourd'hui, 14.02.44, jusqu'à Bellinzone à disposition de l'officier de police.

Je déclare que c'est la première fois que j'entre clandestinement en Suisse pour faire de la contrebande.

Je souhaite rentrer en Italie par le même chemin clandestin.

Je n'ai rien d'autre à ajouter.

1. Tout d'abord, explique qui a rédigé ce procès-verbal d'interrogatoire, quand et pour quelles raisons ?

.....

2. Quels sont les motifs de l'arrestation et quelles sont les raisons invoquées par le contrebandier?

.....

3. Est-il possible de déduire, à l'aide de cette source, combien pesait environ une *bricolla*?

.....

4. Combien de temps les contrebandiers ont-ils passé dans le froid hivernal (nous sommes en février)?

.....

5. D'après toi, comment s'est terminée la transaction?

.....

LES RÉFUGIÉS FUIENT L'ITALIE

LECTURE ET ANALYSE D'UN TEXTE



L'extrait suivant est tiré du roman de Lia Levi¹ *Una valle piena di Stelle* (Milan, Mondadori). Les personnages du livre sont fictifs, mais les faits narrés sont réels. Le roman raconte l'histoire d'une famille juive, Philip, Adriana et leur fille de treize ans, Brunisa, la protagoniste principale. Quand la Wehrmacht occupe le nord et le centre de l'Italie après l'armistice du 8 septembre 1943, Philip, Adriana et Brunisa décident de fuir en direction de la Suisse. Afin de faire face au voyage clandestin, ils s'en remettent à Carlo et Valerio, deux contrebandiers au comportement étrange, qui étaient probablement complices pour de l'argent avec un agent de la milice fasciste chargé de patrouiller à la frontière.

Lis attentivement l'extrait du roman narrant la fuite de Brunisa et de ses parents, et leur entrée en Suisse.

Ils marchèrent longtemps. Plus lentement cette fois, en partie à cause de leur réveil prématuré, un peu en raison de la pente qui était devenue plus raide. La nuit sembla durer une éternité, mais petit à petit, ils s'aperçurent qu'ils distinguaient à nouveau les contours des choses, des arbres et des montagnes. Il faisait encore sombre, mais l'air annonçait l'arrivée de l'aube.

Dans cette lumière obscure et incertaine, ils virent soudainement Valerio leur faire signe de s'arrêter de la main. Sans un mot, il indiqua un point un peu plus éloigné. Au bout d'un sentier, plat celui-ci, se dressait distinctement la clôture. Leur clôture, synonyme de frontière.

¹ Lia Levi (née à Pise en 1931) vit à Rome, où elle a fondé et dirigé *Shalom*, le mensuel d'informations de la communauté juive. Journaliste et scénariste, elle est également une auteure appréciée de romans pour adultes et pour la jeunesse, dont *Una bambina e basta*, dans lequel elle raconte les expériences traumatisantes qu'elle a vécu durant la guerre et la persécution raciale, *Quasi un'estate*, *Se va via il re* et *La lettera B* (Mondadori, 2003). En 1997, elle remporte le prix Castello, qui récompense le meilleur roman jeunesse, grâce à *Una valle piena di stelle*.

Brunisa et ses parents accélèrent le pas, comme si leur démarche pouvait exprimer leur joie, lorsqu'ils furent tout à coup stoppés par une voix, une voix sèche, terrible, accompagnée des jappements d'un chien: - Halte! Vous! Arrêtez-vous, les mains en l'air! Même la valise que tenait Carlo s'écrasa au sol avec fracas.

Ils étaient tétanisés. Brunisa n'avait jamais pensé que cela se terminerait ainsi. Elle pensait que la peur était quelque chose qui s'en prenait aux sensations et aux sentiments, rien qui n'attaquait si brutalement le corps. Le cœur d'Adriana avait dû cesser de battre pour de bon, car ses lèvres étaient violettes et son visage extrêmement pâle. La mère n'avait pas levé les mains, elle les avait mis sur son ventre, comme si elle devait protéger un enfant imaginaire, et restait immobile dans cette position surréaliste. Le milicien se tenait à quelques pas et pointait sur eux un énorme pistolet. Son chien-loup, tenu fermement en laisse, semblait nerveux et prêt à bondir. Après un long moment, Valerio retrouva un semblant d'énergie et avança de quelques pas en direction du milicien.

- Laissez-moi lui parler... avait-il murmuré avant de s'approcher.

Mais à peine Valerio fut-il proche du milicien, que celui-ci, qui arborait deux petits faisceaux au collet, l'empoigna par le col de sa chemise et commença à le secouer violemment.

- Toi! Toi!... Tu ne devais pas me faire ça! Tu ne devais pas me faire ça! hurlait-il en le secouant et en agitant le pistolet au dessus de la tête.

Qu'est-ce que cela voulait dire? Comment ces deux-là se connaissaient-ils?

Ils étaient tous en proie à la terreur, car un terrible sentiment d'impuissance s'était ajouté à la peur: cette incompréhension qui les enfonçait toujours plus dans des sortes de sables mouvants.

Pourtant, Valerio avait réussi à s'écarter et discutait avec virulence. Mais maintenant que le milicien ne hurlait plus, on ne comprenait plus rien de ce qu'ils se disaient. Puis Valerio se tourna vers eux avec un visage noir:

- Je l'ai convaincu de nous laisser partir contre de l'argent, dit-il précipitamment, avant de s'adresser à Philip. Combien tu peux lui donner?

Philip, consterné, calcula rapidement ce qui lui restait après avoir donné les cinquante mille lires à Edgardo, comme convenu. Il savait qu'Edgardo les avait apportés à Milan à temps. Désormais, il lui en restait tout autant.

- Je ne sais pas exactement..., balbutia Philip, vingt ou trente mille lires.

Pour eux, c'était certes beaucoup, mais au moins ce n'était pas tout. Philip espérait pouvoir sauver quelque chose afin d'affronter, dans un premier temps tout du moins, la nouvelle vie qui les attendait.

Valerio s'approcha de nouveau du milicien, qui continuait d'agiter son arme, mais ne la pointait désormais plus sur le petit groupe. Une fois de plus, ils les virent discuter avec animation, puis avec colère, à la limite du pugilat. Valerio revint vers eux, secoué et couvert de sueur:

- J'ai eu de la peine à le convaincre, mais il veut cinquante mille lires et pas une de moins.

- Mais c'est tout ce que j'ai! Et Philip observa les alentours, perdu, comme si toute possibilité d'avenir lui avait été arrachée des mains.

- Donne-les-lui! Donne-les-lui! commença à crier Adriana. Alors, Philip tira de la poche de sa veste l'enveloppe qu'il y cachait.

- Les économies de toute une vie..., ne put-il s'empêcher de marmonner, presque rien que pour lui, en tendant l'argent à Valerio. Valerio le lui arracha des mains avec impatience et courut vers le milicien, qui compta les billets et, sans un regard pour personne, comme s'ils n'existaient pas, siffla le chien couché à ses pieds et s'éloigna en traînant les pieds sous le poids de ses chaussures. Le chien avait déjà commencé à sautiller devant lui et, peu après, on l'entendit aboyer en direction des oiseaux, déjà loin.

Comme d'un accord tacite, ils s'assirent tous les cinq par terre, trop épuisés pour pouvoir bouger ou ne serait-ce que parler. Brunisa se tourna vers Carlo, qui n'avait pas bougé une oreille de toute la scène. Carlo fixait Valerio avec des yeux qui semblaient remplis tant de flammes que de glace, des yeux inquisiteurs, qui ne lâchaient pas leur proie.

Brunisa en eut froid dans le dos, et pensa qu'elle n'aurait jamais pu supporter un tel regard de sa vie.

Philip prit finalement la parole.

- Qui sait comment nous allons faire maintenant, sans une lire. Mais il était trop fatigué et vidé pour réellement demander, cela ressemblait plus à un constat. Nous avons dépensé en une semaine le travail de vingt longues années.

Il secoua la tête, ce n'est pas le moment d'y penser. Valerio avait repris ses esprits:

- Traversons cette maudite frontière avant que la patrouille ne passe... Dépêchez-vous!

Ils se levèrent et Valerio les mena jusqu'à un point précis.

Toute la clôture métallique de la frontière était étayée par une série de piquets, mais l'un d'entre eux, bien qu'il semblait planté aussi solidement que les autres, avait été déterré et simplement remis dans le trou. Valerio le retira sans difficulté.

- Glissez-vous en dessous, vite! ordonna-t-il en soulevant très légèrement la clôture.

La mère se faufila en premier, suivie par Brunisa, et finalement par Philip. Carlo leur donna les valises et en profita pour leur serrer fermement la main. Valerio remit ensuite le piquet en place, et les deux prirent la route qui les conduirait jusqu'à Côme, puis à Milan. Quelques instants plus tard, ils étaient déjà loin. Brunisa, Adriana et Philip restèrent un moment immobiles, de l'autre côté du grillage. Carlo et Valerio étaient en Italie, dans l'Italie fasciste et allemande, et eux... eux étaient en Suisse. Ils se trouvaient exactement sur la crête. Ils regardèrent en-bas. Là-bas, dans la vallée, on pouvait voir de nombreuses maisons dispersées, et d'autres regroupées dans une petite ville suisse.

Le soleil commençait à peine à teinter de rose les cimes des montagnes, mais la ville était encore plongée dans l'obscurité de la nuit. Et quelle obscurité! Brunisa écarquilla les yeux, incrédule.

Des centaines de petites lueurs scintillaient: les fenêtres des maisons, les lampes et les réverbères oscillants dans les rues. Et il y avait ces fanaux, ces lumières allumées qui remplissaient de gaieté la ville et toute la vallée.

En Italie, depuis que la guerre avait éclaté, il était interdit d'illuminer les lieux habités et, en vérité, également tout lieu d'où la lumière pouvait se voir de l'extérieur. Il y avait le risque, disaient-ils, que les avions ennemis puissent repérer et bombarder les villes et les villages, aussi petits soient-ils, grâce à ces lumières. C'est pourquoi il n'y avait aucun fanal dans les rues et que les fenêtres étaient obscurcies par d'épaisses feuilles noires.

Désormais, après tant de temps, Brunisa croyait que la nuit était ainsi pour tout le monde. Tellement sombre et noire qu'on ne voyait plus où l'on mettait les pieds. Et maintenant cette vallée! Elle brillait de mille feux, tel un ciel étoilé.

La Suisse était exactement cela. La Suisse, qui était restée en dehors de la guerre, était un ciel étoilé qui leur tendait les bras, prêt à offrir sa joie à tous. La Suisse était le phare qui illuminait la nuit. La contemplation dura à peine quelques instants, une éternité.

Immédiatement, ils entendirent distinctement des pas lourds et cadencés. Ils se retournèrent tous les trois. Deux soldats, casque sur la tête, fusil sur l'épaule, avançaient en leur direction.

- Halte! ordonna l'un d'entre eux.

Son accent trahissait avec certitude ses origines allemandes, et Adriana perdit une nouvelle fois ses couleurs.

- Les Allemands..., murmura-t-elle en scrutant les alentours, perdue et terrorisée.

- Mais non, nous en sommes en Suisse et ce sont des soldats suisses... sûrement

suisse-allemands, lui glissa rapidement Philip, avant de se diriger vers les soldats.

- Qui êtes-vous? lui demanda l'autre d'un ton tranchant, avec un accent identique à celui du premier soldat.

- Nous sommes juifs..., répondit Philip précipitamment, nous avons fui les Allemands...

- Venez avec nous, dit l'un des deux, de manière neutre et hâtive, complètement indifférent au discours de Philip.

Les deux soldats, l'un devant Brunisa, Adriana et Philip, et l'autre derrière, empruntèrent un sentier qui descendait vers la vallée et menait à une petite caserne militaire au milieu de la côte.

Tu es une ou un journaliste

Écris un article sur l'aventure de Brunisa (quels personnages sont impliqués, comment se comportent-ils, quelles émotions ressent Brunisa quand elle voit la Suisse pour la première fois, etc.), en indiquant ton point de vue.

Identifie et décris les similitudes entre l'histoire de Brunisa et les expériences vécues par les fugitifs qui ont rejoint le poste frontière de Caprino.